

Viatica



Pour citer cet article :

Gilles BERTRAND, « Érudition, voyage et correspondance : les leçons du voyage d'Italie au temps des Lumières », *Viatica* [En ligne], 10 | 2023,

URL : <http://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=2467>

DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/viatica2467>



La revue *Viatica* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

L'Université Clermont Auvergne est l'éditeur de la revue en ligne *Viatica*.



ÉRUDITION, VOYAGE ET CORRESPONDANCE : LES LEÇONS DU VOYAGE D'ITALIE AU TEMPS DES LUMIÈRES

*Scholarship, Travel and Correspondence: the Lessons of the Journey to
Italy During the Enlightenment*

Gilles BERTRAND

Laboratoire Universitaire Histoire Cultures Italie Europe, Université Grenoble Alpes

Résumé : L'expérience du voyage en Italie au cours du XVIII^e siècle a vu se transformer la place de l'érudition. Les longues stations dans les cabinets et bibliothèques révèlent son importance au début du siècle, au temps de Mabillon, Montfaucon ou Misson. Le besoin impérieux de consulter livres et manuscrits fait ensuite place à une valorisation des savoirs construits dans le contact avec des espaces réels. Montesquieu ou de Brosses lancent le débat : en dévalorisant certains excès de l'érudition, ils contribuent à faire évoluer la figure de l'homme de lettres autant que le sens du voyage en Italie. Les antiquaires, archéologues, botanistes, minéralogistes ou géographes de la seconde moitié du siècle tendent à mettre l'érudition au service d'une nouvelle science des lieux. Celle-ci s'enrichit de la constitution de réseaux savants qui, grâce aux correspondances, entretiennent des amitiés où l'érudition accompagne encore le processus de connaissance, mais en l'orientant de plus en plus vers la compréhension du monde qui les entoure.

Mots-clés : bibliothèque, érudition, Italie, science, voyage

Abstract: The experience of travelling in Italy during the 18th century transformed the place of scholarship. The long stays in cabinets and libraries reveal its importance at the beginning of the century, at the time of Mabillon, Montfaucon or Misson. The imperative need to consult books and manuscripts then gave way to a valorisation of knowledge built through contact with real spaces. Montesquieu and de Brosses launched the debate: by devaluing certain excesses of erudition, they contributed to the evolution of the figure of the man of letters as much as the meaning of travel in Italy. The antiquarians, archaeologists, botanists, mineralogists and geographers of the second half of the century tended to put scholarship at the service of a new science of places. This was enriched by the creation of scholarly networks which, thanks to correspondence, maintained friendships in which erudition still accompanied the process of knowledge, but increasingly directed it towards understanding the world around them.

Keywords: library, scholarship, Italy, science, travel

Quel fut le statut de l'érudition dans le voyage d'Italie au cours d'un long XVIII^e siècle qui nous mènerait de Spon et Mabillon à Millin, si l'on en reste à des exemples

français ? La définition de l'érudit doit d'emblée être précisée par rapport à l'univers des gens de lettres, et pour ce faire nous sommes aidés par le regroupement qu'opère Duclos en 1751 : « On distingue la République des lettres en plusieurs classes », écrit-il, il y a les « Savans, qu'on appelle aussi Érudits », puis les « Savans qui s'occupent des Sciences exactes » et en troisième lieu les « beaux esprits », ceux « dont les talens sont marqués & couronnés par les succès ». Sur les érudits, Duclos ajoute qu'ils « ont joui autrefois d'une grande considération ; on leur doit la renaissance des Lettres ; mais comme aujourd'hui on ne les estime pas autant qu'ils le méritent, le nombre en diminue trop, et c'est un malheur pour les Lettres : ils se produisent peu dans le monde¹ ». Peu après, en 1755, d'Alembert indique dans l'*Encyclopédie* que « les mots *érudit* & *docte* sont bornés à désigner les hommes profonds dans l'érudition » et que « *savant* s'applique également aux hommes versés dans les matières d'éducation & dans les sciences de raisonnement² ». Nous sommes cependant bien autrement renseignés dans l'*Encyclopédie* par l'article « Erudition », toujours de d'Alembert, mais nettement plus étoffé.

Ce dernier reprend le classement de Duclos : le mot érudition est « plus particulièrement appliqué au genre de savoir qui consiste dans la connaissance des faits, & qui est le fruit d'une grande lecture », tandis que le nom de science est réservé aux « connaissances qui ont plus immédiatement besoin du raisonnement & de la réflexion » – la physique, les mathématiques – et que celui de belles-lettres désigne « les productions agréables de l'esprit, dans lesquelles l'imagination a plus de part, telles que l'Éloquence, la Poésie, &c ». D'autre part, cette même entrée subdivise l'érudition proprement dite en trois branches principales : d'abord la connaissance de l'histoire, qui comporte une importante partie critique (« histoire ancienne et moderne ; histoire sacrée, profane, ecclésiastique ; histoire de notre propre pays et des pays étrangers ; histoire des Sciences et des Arts ; Chronologie ; Géographie ; Antiquités et Médailles, etc ») ; ensuite la connaissance des langues, qu'elles soient savantes, modernes, orientales, mortes ou vivantes ; enfin celle des livres et partant des matières qu'ils traitent. À propos de cette dernière branche, d'Alembert évoque les « jugemens que les savans ont porté de ces ouvrages » et l'« espece d'utilité qu'on peut tirer de leur lecture³ ».

Comme tout au long du XVIII^e siècle de nombreux gens de lettres ont voyagé, et parmi eux des érudits, il vaut la peine de confronter l'érudition avec l'expérience du voyage. Cela nous invite à déterminer dans quelle mesure le voyage d'Italie est devenu un modèle à travers la pratique antiquaire et érudite qui atteint son apogée au tournant du XVII^e et du XVIII^e siècle⁴. Il nous faudra ensuite examiner la manière dont

-
1. Charles Pinot Duclos, *Considérations sur les mœurs de ce siècle*, chap. 10, « Sur les Gens de Lettres », Amsterdam, Aux dépens de la Compagnie, 1751, p. 244-246.
 2. Jean Le Rond d'Alembert, article « Érudit (*Littérature*) », *Encyclopédie*, vol. 5, 1755, p. 913.
 3. *Idem*, article « Érudition (*Philosoph. & Litt.*) », *ibid.*, p. 914.
 4. L'antiquaire, rappelle Dumarsais en 1751 dans l'*Encyclopédie*, « est une personne qui s'occupe de la recherche & de l'étude des monumens de l'antiquité, comme les anciennes médailles, les livres, les

ses protagonistes se sont peu à peu détachés de la fréquentation des bibliothèques et cabinets de médailles pour davantage se plonger dans le monde, visiter les académies et fréquenter une vaste gamme de lieux à inventorier et comprendre, jusqu'aux sites archéologiques. Enfin, nous pourrions nous demander comment s'est dans le même temps développée une dimension relationnelle, dépassant l'accueil dans les bibliothèques et les académies et occupant au-delà des voyages une place essentielle dans l'Europe des savoirs, à la faveur de l'échange de livres et d'articles et dans le cadre de correspondances qui ont contribué à forger des réseaux parfois serrés et durables.

En interrogeant successivement le voyage dans les lieux d'érudition, cabinets et bibliothèques, puis le glissement de la science des livres vers une science des lieux, enfin le prolongement des rencontres effectuées au cours du voyage en un tissage de réseaux intellectuels, c'est aussi la figure de l'érudit que nous voyons peu à peu se transformer au prisme du voyage. Sans que ses apports soient reniés, l'érudition perd au cours du siècle des Lumières une part de son prestige, faisant en partie place à d'autres formes de construction des savoirs. Les philosophes et les voyageurs dépassent l'horizon cumulatif fondé sur la recherche et la confrontation de sources textuelles anciennes qui s'ajouteraient les unes aux autres⁵. C'est cette sorte de révolution que nous allons essayer de décrire à travers une série de cas emblématiques.

Le voyage dans les lieux d'érudition : bibliothèques et cabinets

La quête érudite est une motivation récurrente du voyage dans la péninsule italienne. Les conseils donnés par Juste Lipse à son élève Philippe de Lannoy en attestent dès 1578 : « premierement quand ce ne seroit que pour l'antiquité, il te faut voir Rome [...] tu verras volontiers Bolongne [*sic*] fort amie des estudes, & Pavie celebree par un mesme titre⁶ ». Si ce voyage dans les lieux où se conservaient les manuscrits, médailles et inscriptions offerts à l'érudition se pratiquait déjà au xvi^e siècle, la démarche d'enquête sur laquelle il se fondait a connu dans la seconde moitié du xvii^e siècle une accélération⁷. Le désir de connaître le passé à travers des traces que les voyageurs pouvaient s'approprier en les regardant eux-mêmes s'exprime dans le *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant* que Jacob Spon publia à Lyon en 1678 en associant son nom à celui du botaniste George Wheler, qu'il avait rencontré à Rome. Le public lettré trouva aussi son bonheur dans les textes de la grande tradition des

statues, les sculptures, les inscriptions, en un mot ce qui peut lui donner des lumières à ce sujet » (César Chesneau Dumarsais, article « Antiquaire », *Encyclopédie*, vol. 1, 1751, p. 515).

5. « [...] plus le monde vieillit, plus la matiere de l'érudition augmente, & plus par conséquent il doit y avoir d'érudits », explique d'Alembert dans l'article « Érudition » de l'*Encyclopédie* (art. cit., p. 915).
6. Juste Lipse, « De la manière de voyager avec fruit », texte original en latin (1578), trad. en français par Anthoine Brun, *Le Choix des Epistres de Lipse traduites de Latin en François*, Lyon, B. Ancelin, 1619, epistre III, p. 32-33.
7. De cette vogue rend compte Alain Schnapp, *La Conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Librairie générale française, 1993.

mauristes issus de l'expérience italienne des bénédictins de Saint-Maur⁸. Le voyage accompli par Jean Mabillon en Italie avec Michel Germain en 1685-1686 déboucha d'une part sur un austère compte rendu d'itinéraire en latin, l'*Iter italicum litterarium*, d'autre part sur le *Museum Italicum* de 1687-1689, qui était un recueil de documents⁹. Une structuration plus complexe de la relation de voyage s'observe chez Bernard de Montfaucon, futur auteur de *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*¹⁰. Parti sillonner les bibliothèques et les cabinets de la péninsule italienne avec Paul Briois de mai 1698 à juin 1701 en vue de préparer, à l'aide de manuscrits grecs, une édition des œuvres de saint Athanase et surtout de saint Jean Chrysostome, Montfaucon en rapporta le *Diarum italicum* de 1702, qui rend compte de sa déambulation en l'édulcorant afin de privilégier l'évocation des bibliothèques et des manuscrits à côté de celle des abbayes de Pomposa et du Mont-Cassin chères à l'ordre bénédictin. Il y ajouta un recueil de documents quatre ans plus tard cependant que lui-même et son compagnon laissaient chacun un journal manuscrit plus personnel, relatant péripéties et rencontres¹¹. Or, ce qui nous intéresse est qu'en dépit du nombre réduit de lecteurs qu'il pouvait rencontrer, le *Diarium italicum* est resté un modèle du voyage érudit pour tout le XVIII^e siècle.

Du passage par les bibliothèques et les cabinets de médailles et d'inscriptions témoigne le *Voyage d'Italie* de Misson en 1691 : ce récit-guide, le plus utilisé dans la première moitié du XVIII^e siècle, est truffé de textes latins recopiés dans les différentes villes et il est marqué autant par la méfiance du protestant qu'était Misson à l'égard du pouvoir papal que par l'esprit critique de l'érudit. Une dimension plus mondaine anime le voyage du comte de Caylus, qui à l'âge de 22 ans fréquenta en 1714-1715 la plupart des antiquaires italiens de son époque, tandis que le Néerlandais d'origine provençale Jacques Philippe d'Orville accomplit lui aussi en Sicile en 1727 un voyage d'érudition¹². D'autres auteurs de la même époque n'eurent cependant pas tout à fait les mêmes préoccupations. Michel Guyot de Merville, qui séjourna en Italie en 1717 et 1721, mettra dans son *Voyage historique* de 1729 surtout l'accent sur des anecdotes, puis le fossé s'approfondit avec Montesquieu et Étienne de Silhouette à la fin des

8. Voir la contribution de Daniel-Odon Hurel au présent dossier.

9. Voir Jean Mabillon, Michel Germain, *Iter italicum litterarium dom Johannis Mabillon et dom Michaelis Germain... annis 1685 et 1686*, Paris, V^o E. Martin, J. Boudot et S. Martin, 1687 ; – *id.*, *Museum Italicum seu collectio veterum scriptorum ex bibliothecis Italicis*, Paris, E. Martin, J. Boudot et S. Martin, 1687-1689, 2 vol.

10. Voir Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, Paris, Delaulne, 1719-1724, 5 t. en 15 vol.

11. Voir Bernard de Montfaucon, *Diarium italicum. Sive Monumentorum veterum, bibliothecarum musæorum, &c. Notitiae singulares in itineraio Italico collectæ*, Paris, Anisson, 1702 ; *id.*, *Collectio nova Patrum et scriptorum graecorum Eusebii Caesariensis, Athanasii et Cosmae Aegypti*, Paris, C. Rigaud, 1706, 2 vol. Le journal manuscrit de Briois a pour sa part été publié à deux reprises au XX^e siècle, par Henri Omont en 1904 et Anna Galliano en 1984.

12. Le journal manuscrit de Caylus ne fut publié qu'en 1914, tandis que la relation du comte d'Orville sur les antiquités de Sicile parut en latin en 1764 (*Sicula, quibus Siciliae veteris rudera...*).

années 1720 sur le plan de la tradition érudite. L'approche critique que d'Alembert donne de l'érudition dans l'*Encyclopédie* n'en révèle pas moins que les philosophes des Lumières gardaient en tête les apports de cette démarche ancienne même s'ils en relativisaient l'importance par rapport « à l'étude des Sciences et, & aux matières de bel esprit ». Cela fait écho au point de vue exprimé par Baudelot de Dairval dans son essai sur l'utilité des voyages, paru à la fin du xvii^e siècle et resté l'un des piliers des arts de voyager¹³. Pour Baudelot, le voyageur devait voir les restes de l'Antiquité de ses propres yeux, sans se fier au récit des autres : « Il est bon, écrivait-il, de faire ses observations particulières [...] de ne s'en pas rapporter à ce que les autres en ont dit », car les voyageurs doivent « s'instruire par eux-mêmes des choses curieuses et considérables qu'on peut découvrir¹⁴ ». Or, d'Alembert à son tour estime en 1755 que la démarche méthodique de l'érudit repose sur une quadruple opération : écrire, « car la mémoire des faits s'altère aisément, si on est quelque tems sans les écrire » ; comparer, parce que quand un auteur cite des écrits anciens, « il faut les comparer avec celui qui les cite » ; vérifier, dans la mesure où il y a beaucoup d'écrits « supposés » et « celui qui a vû est plus croyable que celui qui a seulement ouï dire », au point que « ce qui est contenu dans les lettres du tems & les actes originaux, doit être préféré au récit des historiens » ; enfin, trancher « s'il y a de la contradiction », au lieu « de se borner à rapporter les différentes opinions, & de laisser le jugement au lecteur¹⁵ ».

L'héritage de la pratique érudite rejaillit sur la manière dont les voyageurs ont intégré la visite des bibliothèques dans leurs itinéraires du xviii^e siècle. Sur la vingtaine de bibliothèques que les guides européens jugent dignes d'être vues dans la péninsule italienne, il en est quatre qu'aucun voyageur ne néglige : la Vaticane à Rome, l'Ambrosienne à Milan, la Laurentienne à Florence, la Marciana à Venise¹⁶. Mais la pratique effective des voyageurs est difficile à reconstituer à partir de leurs récits. Des cinquante textes qu'a pris en compte Emmanuelle Chapron tout au long du siècle ressort une grande diversité d'usages des bibliothèques : certains voyageurs comme le bibliothécaire bénédictin allemand Martin Gerbert entre 1759 et 1762 en

13. Voir Charles César Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages et de l'avantage que la recherche des antiquités procure aux sçavans*, Paris, Pierre Aubouin et Pierre Emery, 1686. Sur cette question des arts de voyager, on se reportera aux contributions de Dominique-Francine Liechtenhan et Alain Guyot, « Partir pour quoi faire ? », ainsi que de Gilles Bertrand, « Du voyage utile et nécessaire : les arts de voyager et le débat sur les voyages au xviii^e siècle », respectivement parues dans *Viatica*, n° 5, mars 2018, [En ligne] URL : <https://revues-msh.uca.fr:443/viatica/index.php?id=984> DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/viatica984>, et *Viatica*, n° 6, mars 2019, [En ligne] URL : <https://revues-msh.uca.fr/viatica/index.php?id=314> DOI : <https://dx.doi.org/10.52497/viatica314> [consultés le 19/05/2022].

14. Charles César Baudelot de Dairval, *op. cit.*, p. 702, 731.

15. Jean Le Rond d'Alembert, « Érudition », art. cit., p. 914. Sur le statut de l'histoire par rapport à l'érudition, voir Chantal Grell, *L'Histoire entre érudition et philosophie. Étude sur la connaissance historique à l'âge des Lumières*, Paris, Presses Universitaires de France, 1993.

16. Voir Emmanuelle Chapron, « Voyageurs et bibliothèques dans l'Italie du xviii^e siècle. Des *mirabilia* au débat sur l'utilité publique », *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. 162, 2004, p. 455-482 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.3406/bec.2004.463457>. Voir aussi Fiammetta Saba, *Le Biblioteche italiane nella letteratura del Grand Tour*, Pise/Rome, Fabrizio Serra, 2018.

font des lieux d'étude de manuscrits en vue d'écrire un livre, d'autres y apprennent le métier de bibliothécaire en comparant les catalogues ou l'organisation des espaces, d'autres encore y passent pour voir les manuscrits les plus rares et célèbres, admirer la beauté de l'architecture ou profiter de l'érudition du bibliothécaire en discutant avec lui. La désillusion d'un bon nombre de visiteurs face à l'absence de visibilité des reliures quand les livres sont enfermés dans les armoires révèle des attendus en fort contraste avec une pratique érudite. En revanche, la fréquentation des bibliothèques peut servir de support aux explorations que mènent les voyageurs savants sur le terrain. Gilles Montègre a montré que le botaniste François de Paule Latapie s'appuya en 1775-1776 sur un vaste ensemble de cinquante-six bibliothèques privées ou publiques à travers l'Italie, dont une majorité à Rome et Naples, afin de préparer ses excursions naturalistes¹⁷. Les bibliothèques permettent désormais d'accéder à un savoir qui dépasse l'érudition traditionnelle et s'ouvre à la découverte du monde.

Rendues possibles par la persistante longue durée du voyage à l'époque des Lumières – plusieurs mois, voire de un à deux ans –, ces évolutions dans l'approche de bibliothèques que l'on continue à fréquenter sont à mettre en rapport avec une conception du voyage qui se propose de diversifier les modes d'accès à la connaissance. Doublant la contemplation des œuvres d'art, les spectacles ou les conversations, les positionnements des voyageurs face aux livres et manuscrits sont eux-mêmes très variables, ainsi que l'illustre le cas de Montesquieu. Certes ce dernier, qui approche de la quarantaine, consulte des guides et des ouvrages sur l'Italie avant, pendant et après son voyage en 1728-1729, mais au cours de l'année qu'il passe dans la péninsule il privilégie la démarche d'observation directe au détriment des séjours prolongés dans les bibliothèques : sans négliger les académies, il pourrait bien avoir préféré la compagnie des nobles – certes éclairés – à celle des doctes et des savants¹⁸. Son approche est celle d'un philosophe et d'un homme d'esprit qui fréquente des cercles mondains et des lieux de pouvoir. Si dix-huit ans plus tard, lors de son séjour de juin-juillet 1747 à la cour de Stanislas Leszczyński à Lunéville, il fait figure d'homme fatigué et misanthrope alors que la rédaction de *L'Esprit des lois* touche à sa fin, son attitude n'en reste pas moins très différente de celle d'un voyageur érudit¹⁹. Contrairement à Montesquieu, le président de Brosses âgé de trente ans se rend en Italie en 1739-1740 avec l'idée de travailler sur un manuscrit de Salluste, mais Marion Bertholet a bien mis en évidence la façon dont il prend à son tour du recul vis-à-vis de certaines formes d'érudition en n'ayant de cesse de se moquer de l'un de ses compagnons de voyage,

17. Voir Gilles Montègre, « Le réseau des bibliothèques italiennes du XVIII^e siècle et ses usages à la lumière des manuscrits de François de Paule Latapie », dans *Bibliothèques et lecteurs dans l'Europe moderne (XVII^e-XVIII^e siècle)*, Gilles Bertrand, Anne Cayuela, Christian Del Vento et Raphaële Mouren (dir.), Genève, Droz, 2016, p. 361-383.

18. Voir Salvatore Rotta, « Montesquieu nel Settecento italiano : note e ricerche », dans *Materiali per una storia della cultura giuridica*, Giovanni Tarello (dir.), Bologne, Il Mulino, 1971, p. 57-209, ici p. 87.

19. Voir Roland Grossmann, « Montesquieu et la Lorraine », *Mémoires de l'Académie nationale de Metz*, 2001, 182^e année, 7^e série, t. 14, p. 115-145.

Jean-Baptiste de La Curne de Sainte-Palaye, de douze ans son aîné : aux dépens de ce dernier, qui d'ailleurs retourna en Italie en 1749 afin d'y trouver des documents utiles à ses recherches sur l'histoire nationale française, de Brosses élabore une véritable « parodie de l'érudit²⁰ ». Grand connaisseur de l'Antiquité, l'auteur des *Lettres familières* déploie une ironie teintée de condescendance amusée lorsqu'il évoque les centres d'intérêt de Sainte-Palaye, sa quête des églises oubliées du Moyen Âge, des incunables qui ne seraient que des « chiffonneries » et surtout celle de manuscrits et de parchemins plus anciens qu'il décrit comme « je ne sais quel recueil de vieux jongleurs provençaux », objets d'études rebutantes et vaines²¹. Cela n'empêche pas de Brosses de se passionner pour l'épigraphie latine et de faire preuve d'une grande compétence lorsqu'il s'agit d'évoquer la mémoire de l'Antiquité, mais en opérant ce choix vers les anciens au détriment de la quête d'un Moyen Âge jugé poussiéreux, il énonce un principe de plaisir qui sépare l'érudition utile d'une autre forme d'érudition jugée malvenue et vouée à l'échec.

De la science des livres à la science des lieux

À travers ces exemples tirés de la première moitié du siècle, on mesure le chemin accompli par des voyageurs qui de toute l'Europe viennent parcourir l'Italie en y rencontrant des érudits aussi célèbres que Ludovico Antonio Muratori, l'incontournable bibliothécaire du duc de Modène. Par-delà les livres se multiplient les contacts entre savants locaux et étrangers, ces derniers étant accueillis dans les académies de Cortone, de Bologne ou de Rome, à commencer par celle des Arcades. Mais la nouveauté du siècle est dans la recherche d'informations de nature encyclopédique. La visite des bibliothèques et des cabinets est de la sorte complétée par celle de lieux concrets où se déploient l'industrie et les capacités techniques. L'éventail des rencontres qu'effectue l'abbé Jean Antoine Nollet lors de sa mission dans la péninsule italienne entre avril et novembre 1749 traduit la volonté de passer des livres à une enquête sur des sources de connaissance directes réparties dans le territoire, notamment en Piémont où Nollet est chargé d'observer le fonctionnement de l'industrie du ver à soie. Le professeur de physique expérimentale rencontre à Turin, Rome, Venise ou Naples trois grands groupes d'interlocuteurs²². À côté des aristocrates et des diplomates, d'une part, et d'autre part d'un ensemble plus disparate constitué de négociants et de marchands

20. Voir Marion Bertholet, *Des Lumières à Sismondi : penseurs et voyageurs face au Moyen Âge italien*, thèse soutenue à l'Université Grenoble Alpes, 2020, t. 1, p. 503-505.

21. Charles de Brosses, *Lettres d'Italie*, éd. Frédéric d'Agay, Paris, Mercure de France, 1986, t. 1, lettre XIII, p. 177, et t. 2, lettre LVI, p. 537. Ces citations du président de Brosses sont reprises et discutées par M. Bertholet, *op. cit.*

22. Voir Béatrice Kalfoun, *Le Voyage en Italie de l'abbé Jean-Antoine Nollet (27 avril - 18 novembre 1749). Journal d'un physicien à la mode*, TER d'histoire, Université Pierre Mendès France, 2000 ; *id.*, « Un physicien français dans le Piémont du Settecento : sur les pas de Jean-Antoine Nollet (1749) », *Palazzo Madama, Studi e notizie, rivista annuale del Museo Civico d'Arte Antica di Torino*, anno III, n° 2,

de soie, d'un garde des sceaux, d'avocats, du pape Benoît XIV, d'abbés et de cardinaux, de militaires, de pépiniéristes, de sculpteurs et de l'intendant du jardin du roi à Turin, figure une gamme variée de gens de science : on y relève des professeurs de physique comme Garo à Turin, Balbi et Galeazzi à Bologne, le mécanicien en titre du roi Charles-Emmanuel III à Turin, le Père François Jacquier à Rome, ou encore des professeurs de mathématiques comme Le Seur ou de botanique comme Manetti, partout des chirurgiens et médecins, des anatomistes, des naturalistes et quelques antiquaires. Rares sont les érudits malgré la présence de Giovanni Lami, bibliothécaire à Florence, à côté de Francesco Zanotti, professeur de philosophie lui aussi à Florence, et de la célèbre Laura Bassi à Bologne.

Par-delà cette palette d'interlocuteurs du voyageur éclairé se dessine ce qui va devenir un phénomène majeur de la seconde moitié du siècle, en l'occurrence la convergence entre le monde des antiquaires habitués à collectionner des objets et celui des gens de science, physiciens, botanistes et géologues qui se fondent sur l'expérimentation. Lors de leur séjour à Rome, ces derniers mettent en relation les textes littéraires et les vestiges archéologiques afin d'affiner les techniques de mesure en s'appuyant sur l'héritage antique. Gilles Montègre a montré que l'abbé Jean-Jacques Barthélemy, numismate et secrétaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres connu pour son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788), estimait, dès les années 1750 et dans la continuité de Caylus, que les vestiges archéologiques possédaient à Rome une valeur historique supérieure à celle des récits des historiens de l'Antiquité²³. Pendant son voyage de 1755-1756, le mathématicien Charles Marie de La Condamine examina les bas-reliefs du Colisée pour tenter de retrouver la valeur exacte du pied romain et, en 1776, le botaniste Latapie rechercha un vase ayant servi de règle pour apprécier le poids des liquides chez les Romains. C'est l'œil du géologue enfin, explique G. Montègre, qui permit aux naturalistes comme Desmarest, Guettard et Dolomieu de comparer entre eux les filons de roches des monuments et de voler au secours des antiquaires afin de déterminer avec quel marbre fut réalisé l'Apollon du Belvédère. Certes ces mêmes savants « expérimentaux » se faisaient volontiers érudits en s'appuyant comme Dolomieu sur des textes antiques, mais l'usage de l'érudition dépassait désormais le domaine des lettres. Par la concomitance qui s'établit entre l'archéologie et la minéralogie s'instaurent de nouveaux dispositifs de connaissance. La découverte du site de Veleia près de Parme au début des années 1760 ne fait pas seulement écho à celles d'Herculanum en 1738 et de Pompéi en 1748. Elle amène érudits et savants comme le Père Paolo Maria Paciaudi et à sa suite l'astronome Jérôme de Lalande ou le physicien Alessandro Volta à relier les « feux » de Veleia aux phénomènes volcaniques

2012-2013, p. 70-79 ; Paola Bertucci, *Viaggio nel paese delle meraviglie. Scienza e curiosità nell'Italia del Settecento*, Turin, Bollati Boringhieri, 2007.

23. Voir Gilles Montègre, « Un pas vers la mesure du monde. Le voyage scientifique français à Rome et la quête de l'antique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle », dans *Rome et la science moderne. Entre Renaissance et Lumières*, Antonella Romano (dir.), Rome, École française de Rome, 2008, p. 153-169 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.4000/books.efr.1930>.

de Pietramala, à deux cents kilomètres de là dans l'Apennin toscan²⁴. Le journal de Vincenzo Plateretti, médecin de Fidenza qui visita le site archéologique de Veleia en 1786, témoigne de ce mélange entre la curiosité antiquaire et les compétences scientifiques lorsqu'il déclare, avant d'analyser la qualité des marbres et des pierres employés par les anciens pour édifier la colonnade du forum et les monuments voisins : « À Veleia désormais se trouvent des choses dignes d'être examinées par les naturalistes non moins que par les antiquaires et les amateurs des beaux-arts²⁵. »

Les histoires et descriptions de villes occupent une place importante dans le voyage en Italie. Certaines sont publiées par les Italiens et véhiculent les sentiments et la mémoire des habitants, sur le modèle de la *Venetia, città nobilissima, et singolare* de Francesco Sansovino (1581), d'autres sont rédigées par des étrangers, mais toutes résultent d'une construction. Les choix du *Voyage en Italie* de Jérôme de Lalande, paru en 1769, trois ans après son retour de la péninsule, retiennent notre attention parce qu'ils participent de l'évolution que nous venons de décrire entre, d'un côté l'usage des livres et des écrits transmis par des tiers, de l'autre la nécessaire expérience des espaces. Cette dernière est dans le cas de Lalande limitée au strict minimum. Pressé par le temps du fait de ses nombreuses occupations scientifiques à Paris et des ambitions qu'il y nourrit, Lalande est parti dans la péninsule en 1765 avec l'idée d'aller vite, de ne pas faire un voyage trop long. Au départ, comme l'a prouvé Michèle Crogiez en s'appuyant sur les lettres de l'astronome au mathématicien Lesage en mai 1765, il chercha à se placer sous la protection du duc de La Rochefoucauld d'Enville dont le départ était imminent, estimant que la compagnie d'un noble de haut rang lui ouvrirait des portes²⁶. La démarche ne porta pas ses fruits, mais Lalande n'en institua pas moins une manière de voyager aux antipodes de la traditionnelle érudition : entre les lieux réels, mais vus assez vite, et l'enregistrement d'une multiplicité d'informations de nature encyclopédique, il élaborait une approche qui ne s'encomrait ni de la lecture détaillée des ouvrages, ni de l'obligation d'avoir vu ce qu'il décrivait : ainsi se servit-il abondamment des mémoires écrits par d'autres pour fabriquer son récit de voyage²⁷. S'il commente avec précision les monuments, cite de nombreux savants ou érudits et suggère qu'il a rencontré beaucoup de monde avant de se faire l'écho, dans la réédition de son *Voyage en Italie* en 1786, des dernières découvertes en matière de minéralogie, son premier souci est moins d'avoir conduit en profondeur des recherches dans les

24. Voir Alessandro Volta, *Scritti sull'aria infiammabile, sull'eudiometro e sopra i fuochi di Pietra Mala e Velleia*, dans – *id.*, *Opere*, Milan, Hoepli, t. VI, 1929, p. 107-121, cité dans Anna Maria Riccomini, *Scavi a Velleia. L'archeologia a Parma tra Settecento e Ottocento*, Bologne, CLUEB, 2005, p. 179.

25. Cité par A. M. Riccomini, *op. cit.*, p. 180 (c'est moi qui traduis).

26. Voir Michèle Crogiez-Labarthe, « Lalande en Italie, ou s'il faut voyager aux frais d'un prince », dans *L'Atelier des idées. Pour Michel Delon*, Jacques Berchtold et Pierre Frantz (dir.), Paris, PUPS, 2017, p. 135-158.

27. Voir Sophie Oddou, *Le Regard d'un Encyclopédiste sur l'Italie du Settecento : le « Voyage en Italie » de Lalande, ses rééditions, ses usages*, TER d'histoire, Université Pierre Mendès France, 2001 ; Imma Cecere, *Il « Voyage en Italie » di Joseph Jérôme de Lalande*, Naples, Luciano, 2013.

cabinets de la péninsule que d'être utile à ceux qui se serviraient de son volumineux récit-guide en sept à neuf volumes selon les éditions.

Dans les dernières décennies du XVIII^e siècle se multiplient ainsi les signes d'une transformation des pratiques de l'érudition par les voyageurs cultivés. L'expérience de plein air et une volonté de saisie plus rapide des objets de connaissance n'excluent assurément pas de continuer à fréquenter les bibliothèques, à l'exemple de Paul-Louis Courier qui y mena, parallèlement aux campagnes militaires de l'époque napoléonienne, ses recherches d'helléniste. De son côté, Aubin-Louis Millin, successeur de l'abbé Barthélemy au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, mena une vaste enquête à travers l'Italie entre 1811 et 1813 pour y repérer de façon systématique les objets du passé, autant antique que médiéval, avec l'idée que le site importait moins que les traces qu'on en a retirées : « Je ne jugeai pas à propos, écrit-il, d'aller visiter l'emplacement de l'ancienne Velleja : tout ce qu'on en a tiré a été porté à Parme. [...] Les fouilles entreprises en 1760 ont été productives [...]. On a recueilli des fragmens de tous genres très-précieux ; ils ornent le cabinet des antiques de Parme²⁸. » Ce privilège accordé au musée n'empêche pas que, de Caylus à Millin, l'érudition s'intègre à l'expérience de la nature. Le goût archéologique s'installe dans l'expérience des voyageurs et se relie à un intérêt croissant pour les paysages chargés d'histoire et susceptibles d'apporter des connaissances sur le passé. L'appréhension nouvelle des espaces qui se dessine à la fin du XVIII^e siècle en Italie de la part des visiteurs européens n'est pas sans lien avec ce qui se passe en France, en Écosse et dans les pays germaniques, où des érudits et des savants explorent à partir des années 1780 certaines provinces en vue d'y faire reculer les zones d'étrangeté et de forger un patrimoine national grâce à un regard critique et informé²⁹. Ce type de voyage « patriotique » fut en France l'œuvre d'historiens, de naturalistes et d'écrivains antiquaires, tels que l'abbé Jean-Pierre Papon en Provence (1780), Pierre Jean-Baptiste Legrand d'Aussy en Auvergne (1787-1788), Louis Ramond de Carbonnières dans les Pyrénées à partir de 1787 ou Jacques Cambry en Bretagne (1794-1795³⁰). Il renouvelle ce que fut la pratique des bénédictins de la congrégation de Saint-Maur dans la seconde moitié du XVII^e et au début du XVIII^e siècle³¹, mais en faisant sortir les érudits des bibliothèques pour les amener à intégrer des connaissances issues de l'enquête de terrain et de la démarche statistique. L'idée conjointe d'une description du territoire, d'une connaissance ency-

28. Aubin-Louis Millin, *Voyage dans le Milanais, à Plaisance, Parme, Modène, Mantoue, Crémone, et dans plusieurs autres villes de l'ancienne Lombardie*, Paris, Wassermann, 1817, t. 2, p. 75-76.

29. Sur le monde germanique, on se reportera à Françoise Knopper, « Les ambitions de l'éditeur berlinois Friedrich Nicolai (1733-1811) : entre encyclopédie et patriotisme », dans *Les Voyages, rêves et réalités*, Jackie Pigeaud (dir.), Rennes, PUR, 2008, p. 187-201.

30. Voir Gilles Bertrand, « Aux sources du voyage romantique : le voyage patriotique dans la France des années 1760-1820 », dans *Voyager en France au temps du romantisme. Poétique, esthétique, idéologie*, Alain Guyot et Chantal Massol (dir.), Grenoble, ELLUG, 2003, p. 35-53 [En ligne] DOI : <https://doi.org/10.4000/books.ugaeditions.3645>.

31. Voir Daniel-Odon Hurel (dir.), *Érudition et commerce épistolaire : Jean Mabillon et la tradition monastique*, Paris, Vrin, 2003.

clopédique et d'une mise en image se concrétisa chez Jean-Benjamin de La Borde avec son projet d'une *Description générale et particulière de la France*. Initiée en 1781 et devenue à partir de 1784 le *Voyage pittoresque de la France*, cette œuvre collective, interrompue en l'an VIII (1800) et dotée de plusieurs centaines de gravures, traduit un projet d'appropriation globale, visant à repousser les frontières de la méconnaissance du territoire. Or, le même La Borde avait lancé quelques années plus tôt, en 1777, l'hypothèse d'un voyage pittoresque de l'Italie dont il laissa finalement à l'abbé de Saint-Non le soin de s'occuper : il en résulta la grande entreprise du *Voyage pittoresque ou description des Royaumes de Naples et de Sicile* parue en quatre volumes somptueusement illustrés de 1781 à 1786, témoignage hors pair du désir de faire se conjoindre les savoirs sur le passé antique et l'attention aux paysages.

Avec le géographe Alexander von Humboldt et l'ingénieur Gaspard Riche de Prony, tous deux venus en Italie à partir de 1805, c'est bien une démarche scientifique qu'on voit se constituer, reposant sur une observation concrète et mesurable des lieux. Mais elle n'empêche pas les deux hommes d'être de grands lecteurs de sources antérieures. À son retour d'Amérique Humboldt ne cesse de fréquenter les bibliothèques du vieux continent, à Rome notamment, tandis qu'au cours de ses diverses missions d'ingénieur des Ponts et chaussées, entre 1805 et 1811, Prony ajoute à ses instruments de repérage sur le terrain la compagnie d'une bibliothèque assez nourrie³². Tous deux sont aussi à leur manière des érudits. L'érudition s'intègre à leur expérience du monde ; cette dernière ne tue pas la science des livres.

De la rencontre à la constitution de réseaux

Le voyage continue également après le voyage : des amitiés naissent des rencontres qui se sont effectuées et elles perdurent parfois au-delà du séjour par le biais de réseaux épistolaires qui eux-mêmes s'appuient sur l'amélioration des réseaux routiers, puisque d'eux dépend la poste aux lettres et aux chevaux. Favorisés depuis la Renaissance par l'échange de missives au sein de la République des Lettres, les modes de fonctionnement de l'érudition sont transformés par la rapidité de circulation des nouvelles³³. Certaines langues dominent cet espace, comme le latin, l'italien et désormais le français, mais d'autres progressent et la multiplication des traductions assure une meilleure trans-

32. Voir Marie-Noëlle Bourguet, *Le Monde dans un carnet. Alexander von Humboldt en Italie (1805)*, Paris, Éditions du Félin, 2017 ; Gilles Bertrand, « Quand le voyage sert à inventer un nouvel espace. Le cas des inspecteurs des Ponts et chaussées français en mission en Italie à l'époque napoléonienne (1805-1812) », *Annales historiques de la Révolution française*, n° 385, 2016, p. 133-151 [En ligne] URL : <https://www.cairn.info/revue--2016-3-page-133.htm>.

33. Sur le lien entre changements techniques et élargissement des échanges intellectuels et culturels, voir Pierre-Yves Beaurepaire (dir.), *La Communication en Europe. De l'âge classique au siècle des Lumières*, Paris, Belin, 2014.

mission des savoirs, notamment par le biais des périodiques spécialisés³⁴. Les textes voyagent en se modifiant, en se reconstruisant par le travail de transfert linguistique et à travers les mécanismes de la réappropriation culturelle, ils sont soumis à la critique et relayés par les échanges épistolaires. Aux bases matérielles qui sous-tendent cette circulation s'ajoutent enfin des dimensions intellectuelles et affectives dont on peut prendre la mesure en examinant, parmi d'autres, le cas des amitiés nées des rencontres de Montesquieu au cours de son voyage en Europe de 1728 à 1731, notamment en Italie pendant un an, d'août 1728 à juillet 1729.

Dans sa stratégie d'apprentissage, Montesquieu accorde une place de choix aux conversations « utiles », qu'il préfère à celles jugées futiles autant qu'à la consultation des livres dans les bibliothèques³⁵. Ouvert à une multiplicité de curiosités, des institutions politiques et de l'organisation économique des États au goût pour l'art qu'il découvre en Italie, il organise sa compréhension du monde en s'appuyant sur des rencontres. L'acuité de ses observations passe par ce filtre qui s'interpose avec les espaces visités. Or, il partage avec de nombreuses élites de son temps le sentiment d'appartenir à un même corps où dominent la vérité et la raison en vue d'apprendre et de comprendre. S'il ne dédaigne pas d'examiner certains anciens manuscrits, il préfère à la pratique des cabinets et des cercles académiques celle des palais princiers et aristocratiques et se rend dans les lieux où il peut voir des réalisations techniques. Ainsi ses réseaux de connaissances correspondent-ils à sa curiosité pour le présent et à son rang élevé dans la société. Ce dernier le conduit à négliger à tel point la compagnie des savants qu'il ne rencontre pas des personnalités pourtant en vue comme les médecins et naturalistes Antonio Cocchi, Giovanni Battista Morgagni ou Antonio Vallisneri. Marqué par l'opinion de ses pairs sur l'état de la population, de la fiscalité et du commerce, il déchiffre les réalités italiennes en ne détachant pas son expérience voyageuse et son identification à la République des Lettres des lieux du pouvoir politique et social. Montesquieu est un observateur et un penseur qui, chemin faisant, est également conscient de son statut. Ses amitiés comme ses jugements portent la trace de ce contexte.

Les personnes rencontrées sont pour lui des informateurs, qu'il s'agisse d'aventuriers en exil comme le comte de Bonneval et John Law à Venise, de diplomates comme le cardinal de Polignac à Rome, de membres de la haute administration, de techniciens ou d'opérateurs économiques, voire de simples *ciceroni* comme le garde de la galerie du grand-duc à Florence, Bianchi. Parmi ces « intermédiaires culturels » prennent assurément place quelques érudits, comme le Père Carlo Lodoli à Venise, Serry à Padoue, Lama et Roma à Turin, Dathias et le marquis Carlo Rinuccini à Florence, Alessandro Marcello à Venise, le Père Matteo Ripa, fondateur du collège des

34. Voir Patrice Bret et Jeanne Peiffer (dir.), *La Traduction comme dispositif de communication dans l'Europe moderne*, Paris, Hermann, « Histoire des sciences », 2020.

35. Sont reprises ci-après quelques idées de l'introduction au *Voyage d'Italie* de Montesquieu (dans *Mes Voyages*, dir. Jean Ehrard et Gilles Bertrand, t. 10 des *Œuvres complètes de Montesquieu*, Lyon/Paris, ENS Éditions/Classiques Garnier, 2012).

Chinois à Naples, sans oublier les femmes savantes comme Clelia Grillo Borromeo à Milan. Mais un décalage s'opère après le voyage entre ces personnes qu'il cite et les véritables amis qu'il conservera. Si l'on met à part le cas de la princesse Trivulce dont il tomba amoureux à Milan sans en dire un mot dans ses notes de voyage, ces amitiés durables ne sont ni l'abbé Conti rencontré à Venise, ni Scipione Maffei qu'il a vu à Vérone, mais deux diplomates connus à Vienne au printemps 1728, les frères piémontais Solaro di Govone et Solaro di Breglio, auxquels s'ajoutent l'abbé marquis Niccolini rencontré à Florence chez la marquise Feroni et l'oratorien romain Gaspare Cerati qui sera son confident au moment de la parution de *L'Esprit des lois* vingt ans plus tard. Les lendemains du voyage ont permis de faire un tri. L'horizon des amitiés dignes d'une correspondance durable correspond bien à la prise de distance de Montesquieu à l'égard de l'érudition et à la modernité de son regard sur le monde.

Il serait possible de citer de nombreuses autres correspondances nées de la déambulation accomplie par des gens de lettres dans la péninsule italienne au XVIII^e siècle. Du lien étroit entre le voyage et l'érudition témoignent les amitiés de Jean-François Séguier, nouées au cours de son Grand Tour en Europe au début des années 1730, puis de son long séjour chez son ami le marquis Scipione Maffei à Vérone : une fois rentré à Nîmes après la mort de Maffei en 1755, Séguier continua à correspondre avec des savants et érudits connus précédemment, tout comme avec les nouveaux visiteurs qui se pressaient pour visiter son cabinet³⁶. La correspondance qu'entretint le président de Brosses avec le même abbé Niccolini fréquenté par Montesquieu dura de son côté trente ans, entre 1740 et 1770³⁷. Les quarante-huit lettres qui la composent à peu près à égalité de part et d'autre – vingt-cinq attestées de de Brosses malgré des pertes contre vingt-trois de Niccolini – révèlent des rythmes d'intensité d'échange variables, une concentration sur la période de 1745-1758, au début de laquelle Niccolini voyagea pendant trois ans à travers l'Europe, et un espacement des envois au fil du temps. Elles montrent surtout la manière dont les circuits d'information entre gens de lettres engagés dans la politique de leur époque intègrent une dimension d'érudition sans pour autant s'y limiter. Abordant leurs affaires privées et familiales autant qu'ils raisonnent sur les relations entre États en manifestant leur désir de paix et en laissant percer certaines désillusions, les deux hommes parlent aussi d'abondance de la vie intellectuelle et savante de leurs deux nations respectives, la France vue depuis Dijon et la Toscane depuis Florence. Ils s'adressent des livres, les leurs et ceux d'auteurs contemporains. Ils commentent des entreprises aussi diverses que celles de Montesquieu, Voltaire, d'Holbach ou, du côté toscan, le *Museum Florentinum* paru en six volumes de 1731 à 1742. À cette publication, interrompue au grand dam du président de Brosses, a travaillé l'ami de Niccolini Antonio Francesco Gori, avec la volonté de recueillir et publier « toute la numismatique, les gemmes et les souvenirs

36. Voir Emmanuelle Chapron, *L'Europe à Nîmes : les carnets de Jean-François Séguier, 1732-1783*, Avignon, Éditions Alain Barthélemy, 2008.

37. Voir John Rogister et Mireille Gille (dir.), *Correspondance du président de Brosses et de l'abbé marquis Niccolini*, Oxford, Voltaire Foundation, « Oxford University Studies in the Enlightenment », 2016.

de l'antiquité en Toscane³⁸ ». L'échange est intense et nous instruit sur la dynamique des relations entre les deux côtés des Alpes au temps des Lumières triomphantes. Niccolini informe de Brosses sur la vie savante des académies italiennes, de Brosses raconte et interprète les événements qui secouent le monde intellectuel parisien alors que l'*Encyclopédie* connaît les tribulations qui conduisent à son interdiction en 1758. Ces deux hommes sont à la fois des érudits et des voyageurs, des hommes d'action et des observateurs qui contribuent au progrès des idées. En ayant fait de la rencontre en voyage le point de départ d'un dialogue régulier et durable, ils inscrivent l'érudition dans un horizon renouvelé par leurs engagements « politiques » et contribuent à donner forme à leur époque.

En examinant l'histoire du voyage en Italie au long du XVIII^e siècle, on constate à quel point la figure de l'homme de lettres évolue. L'érudit dans le genre de Sainte-Palaye est détrôné par le voyageur homme de lettres bon vivant qu'incarne le président de Brosses mais aussi par l'homme de lettres aux visées philosophiques qu'est Montesquieu, l'encyclopédiste savant à la manière de Lalande ou même l'antiquaire selon la voie que suit Millin. Les parcours que proposent ces voyageurs d'un genre nouveau ne doivent cependant pas laisser entendre que les bibliothèques et les cabinets seraient désertés au profit d'espaces de plein air et de lieux de l'échange mondain. Les premiers gardent une place importante dans le voyage, en particulier dans sa composante de séjour. Leur fréquentation prouve que l'expérience continue au tournant des Lumières à ne pas se réduire à une visite des lieux mais demeure, pour certains, occasion de travail : en cela Latapie anticipe Humboldt.

Il reste alors à se demander si la quête de connaissance qui passe par l'épreuve des lieux – dont celle des bibliothèques – prolonge l'activité de lecture des manuscrits antiques et médiévaux qui avait généré à l'âge classique des formes d'érudition extrêmement codifiées. La réponse pourrait résider dans le constat qu'une dichotomie s'instaure à partir de la fin du XVIII^e siècle entre, d'un côté des savants spécialisés, archéologues, naturalistes ou physiciens associant à l'examen de la nature l'usage des documents anciens, de l'autre des voyageurs de plus en plus pressés, réclamant des instruments commodes au service d'un savoir rapide et condensé qui n'a plus rien à voir avec le voyage d'instruction.

L'érudition n'en garde pas moins sa valeur à la fin du XVIII^e siècle ; elle est consubstantielle à de nombreux voyages, qui continuent d'inclure les visites aux bibliothèques : le guide Reichard en signale de ville en ville en 1793 dans ses listes de lieux d'utilité publique, au sein des « collections » et « cabinets ». On connaît aussi la maxime de Chamfort : « Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mène à l'estimer³⁹ ». Certes l'écart creusé par les philosophes des Lumières justifia le regret de Taine contre Voltaire qui « raillait les Bénédictins » : « Par malheur, au dix-huitième siècle [...] on ignorait l'histoire ; l'érudition rebutait parce qu'elle est

38. John Rogister, Introduction à la *Correspondance...*, *op. cit.*, p. 27.

39. Sébastien Roch Nicolas, dit Chamfort, *Maximes et pensées, caractères et anecdotes*, dans *Œuvres complètes*, éd. Pierre-René Auguis, t. 1, 1824, p. 427.

ennuyeuse et lourde ; on dédaignait les doctes compilations, les grands recueils de textes, le lent travail de la critique⁴⁰ ». Le fossé pourrait s'être creusé au siècle suivant entre les voyages strictement voués à l'étude et ceux davantage orientés vers la jouissance et le plaisir. Pourtant un guide tel que celui de Baedeker dans les années 1860 choisit d'accompagner un voyageur qui se plaît à visiter l'Italie mais s'attend également à y vérifier des connaissances et à en découvrir les richesses muséales et artistiques⁴¹. Le débat sur l'érudition dans le voyage s'est bel et bien prolongé au-delà des voyages de Montesquieu et de Charles de Brosses.

40. Hippolyte Taine, *Les Origines de la France contemporaine* [1876], Paris, Hachette, 1902, t. 2, p. 13.

41. La première édition du guide Baedeker pour l'Italie du Nord remonte à 1861, et celle pour l'Italie centrale et du Sud à 1866.